N° 1248. VENDREDI 16 FÉVRIER 1866 10me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 13 février 1866

BULLETIN.

La séance de lundi du Sénat a été signalée par un discours de M. Rouher, qui est un acte de la plus haute importance. M. le ministre d'Etat provoqué à s'expliquer sur le sens à donner au paragraphe du discours impérial, relatif au maintien du pouvoir du Saint-Père, a déclaré de la façon la plus nette qu'il s'agissait du pouvoir *temporel* et non du pouvoir spirituel du Souverain Pontife. Voici en effet les paroles mêmes qui ont été prononcées par l'organe le plus élevé du gouvernement de l'Empereur :

« L'esprit, le caractère, la portée de la convention du 15 septembre, à travers des interprétations ardentes, à travers des défiances souvent injustes, se sont aujourd'hui nettement dégagés du milieu des discussions agitées l'année dernière et dans cette enceinte et dans une enceinte voisine. Cette convention crée deux souverainetés distinctes. Ne craignez pas que je me réfugie pour mon interprétation dans cette équivoque inventée par les partis, équivoque élevée sur la valeur du mot *pouvoir* employé par le discours du Trône. Les gouvernements humains n'ont pas à traiter les questions religieuses ou du pouvoir spirituel. Le discours du Trône n'a pu et voulu parler que de la souveraineté temporelle.

« La convention du 15 septembre a donc créé deux souverainetés territoriales distinctes. Elle a voulu venir en aide à la situation du gouvernement pontifical ; elle a cherché à consolider ce pouvoir, ce gouvernement. que la France désirait voir marcher par ses propres forces et vivre de sa propre vie, à l'aide de deux moyens : l'organisation de son armée, la diminution de sa dette. »

Il restait encore une arrière-pensée à faire disparaître, Après la sortie de nos troupes de l'Etat pontifical, la sécurité du Saint-Père serait-elle assurée ? Des esprits bien intentionnés en doutaient. Les déclarations de M. Rouher sur l'excellente réorganisation de l'armée pontificale, réorganisation à laquelle nous prêtons directement les mains dissipent ces derniers ombrages. L'avenir ne sera pas moins sauf que le présent. « Le gouvernement, a dit M. le ministre d'Etat, s'est réservé en dehors de l'exécution stricte de la convention, en cas d'inexécution ou d'événements imprévus de quelque nature qu'ils soient, dans quelque condition qu'ils se produisent le gouvernement de l'Empereur s'est réservé sa liberté d'action. » M. le ministre d'Etat ne pouvait se montrer plus explicite.

La discussion de l'adresse continue au Sénat.

La commission du budget s'est réunie hier au Corps législatif. Elle a reçu les explications de plusieurs membres du conseil d'Etat et des directeurs-généraux des administrations.

On mande à la fois de Bruxelles et de La Haye quelle gouvernement belge aurait proposé au roi de Hollande de lui acheter une de ses colonies américaines. La démarche aurait été, ajoute-t-on, favorablement accueillie.

En répondant à la députation belge venant lui annoncer la mort de son beau-père Léopold Ier, l'Empereur Maximilien a exprimé sa confiance dans sa propre destinée et sa détermination de poursuivre la voie où il est entré en envisageant l'avenir sans inquiétude.

D'après les avis de New-York, on paraît craindre dans le Canada une invasion de Fénians.

L'ouverture officielle de la conférence internationale pour prévenir le choléra, a eu lieu le 13 février, à Constantinople. Aali-Pacha a prononcé un discours. Les séances regulières commenceront le premier lundi après le Baïram.

J. REBOUX.

Nous lisons dans le *Bulletin de Paris* de mardi :

« Le bruit courait, à la Bourse d'aujourd'hui que les relations diplomatiques étaient rompues entre Florence et Madrid. Les choses n'en sont pas à cette extrémité, mais elles s'y acheminent visiblement. On parle beaucoup d'une dépêche du général La Marmora où le traité de septembre est présenté comme « une épreuve dont le résultat doit dépendre des populations romaines. » Ainsi lorsque l'Empereur dans son discours et le Sénat dans son adresse affirment le maintien du pouvoir temporel des Papes, à Florence, on fait dépendre ce pouvoir de l'assentiment ou de l'antipathie des Italiens. Il y a là un malentendu dont la cessation importe à tout le monde de ce coté et sur l'autre versant des Alpes. »

On lit dans le *Moniteur* :

« D'après les renseignements qui viennent d'être transmis par les préfets au ministère de l'instruction publique, le nombre des classes d'adultes communales, autorisées et ouvertes, à la date du 5 février 1866, s'élève à 24,065. Ce chiffre sera bientôt dépassé, car 634 demandes d'ouverture sont en instance. »

On écrit de Varsovie, 11 février :

« Les agents russes procèdent en ce moment un recrutement dans les provinces de Lithuanie, Podolie, Volhynie, Russie blanche et Ukraine (ci-devant polonaises) Le journal de Saint-Pétersbourg *Golos* (*La Voix*) dit qu'il ne faut pas croire aux avis qui présentent les paysans de ces provinces comme se soumettant volontiers au service militaire ; le nombre des désertions qui se produisent est un fait plus éloquent que toutes les assurances. Les autorités locales doivent faire preuve d'une finesse et d'une habileté extraordinaires pour exécuter ce recrutement. L'aversion pour le service militaire est telle que des paysans, dans l'appréhension que le recrutement doit avoir lieu en hiver, disparaissent quelques mois avant, de telle sorte qu'il est très difficile de les retrouver.

Certains journaux russes se félicitent beaucoup que les instituteurs russes et grecs-orthodoxes auxquels a été exclusivement confiée l'instruction dans les écoles primaires de Lithuanie, Podolie et Ukraine travaillent activement à convertir les enfants catholiques et polonais au culte greco-russe, cherchant à convaincre les enfants et leurs parents que leurs ancêtres ont été *polonisés* et *catholisés* jadis par ruse et par contrainte. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 13 février.

Consolidés anglais 87 5/8. — Consolidés turcs 38 3/4.

Il a été déposé aujourd'hui à la Banque d'Angleterre 70,000 livres sterling.

Le *City of Boston*, arrivé à Queenstown, a apporté 1,399,000 dollars.

Southampton, 14 février.

Le *Germania* venant de New-York, a apporté 160,660 dollars.

Le *Yorkshire*, venant de Melbourne, a apporté 15,054 onces d'or.

New-York, 3 février.

On paraît craindre dans le Canada une invasion des Fénians.

Les avis de la Vera-Cruz, en date du 23 janvier annoncent que l'Empereur Maximilien, répondant à une adresse de condoléance sur la mort du roi Léopold, a exprimé sa confiance dans sa propre destinée et sa détermination de poursuivre la voie où il est entré en envisageant l'avenir sans inquiétude.

Marseille, 14 février.

Les lettres de Constantinople du 7, mentionnent le bruit que des démonstrations auraient eu lieu à Damas contre la conscription. Il serait question d'envoyer dix mille hommes en Syrie avec de l'artillerie de montagne. Deux bataillons d'avant-garde ont déjà été embarqués, le 5, à Constantinople. Les provinces européennes de la Turquie étaient tranquilles. Les pachas avaient reçu l'ordre de hâter le recouvrement des impôts et même d'obtenir des rentrées par anticipation.

Constantinople, 13 février.

L'ouverture officielle de la Conférence internationale pour prévenir le choléra, a eu lieu. Aali-Pacha a prononcé un discours. Les séances régulières commenceront le premier lundi après le Bairam.

Vienne, 13 février.

Dans une correspondance de Vienne, la *Gazette de Breslau* croit savoir qu'il est arrivé à Vienne une note de M. de Bismark dénonçant la convention de Gastein. — La *Gazette de Vienne* (édition du soir) dit à ce propos : « On ne sait rien ici d'une note semblable. Nous pouvons ajouter que, depuis la conclusion de la convention de Gastein, il n'y a eu entre les deux grandes puissances allemandes aucun échange de notes ayant pour objet l'arrangement définitif de la question des duchés. »

Pesth, 13 février.

Dans la Chambre des Magnats, le comte des Festetics, a proposé l'adoption d'une adresse particulière. Le comte de Palffy a demandé qu'on attendit l'adoption définitive de l'adresse de la Chambre des députés. — La proposition de M. le comte de Festetics a été adoptée par 136 voix contre 53.

Brest, 14 février, 10 h. du matin.

Le paquebot de la Compagnie générale transatlantique, *Washington*, a mouillé sur rade, à 4 heures, ce matin, avec 37 passagers et un plein chargement de coton. Il repart à 10 heures pour le Hâvre. Il apporte des nouvelles directes de New-York du vendredi 2 février.

Or, 140 à 141. — Change sur Londres, 108 ; sur Paris, 5. — Coton en bonne demande.

Les arrivages ont été de 12,000 balles en 3 jours, les ventes, de 13,000 balles ; l'exportation pour le Hâvre, de 1074 balles. Stock évalué à 235,000 balles.

Les recettes de la douane ont atteint, en janvier, 12 millions et demi de dollars pour New-York, et 17 millions pour tous les ports des Etats-Unis.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 16 FÉVRIER 1866.

N° 15.

LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉCOLE.

(*Suite. — Voir le* JOURNAL DE ROUBAIX *du 14 février.*)

Quelle variété d'aspect ! Quel étonnant spectacle dans ces gorges de Mouthier ! Quel contraste entre les fertiles coteaux, les jardins, les prés fleuris, par où elles s'ouvrent du côté de Lods, et les masses de rocs arides, sombres, formidables qui les ferment d'un autre côté.

Jadis on ne voyait là, dit la légende du pays, qu'un grand lac. Sur une de ses rives, demeurait le sire de Candem ; sur l'autre la dame de Cléron. Tous deux s'aimaient et ne pouvaient se voir que la nuit en secret. Ainsi que la poëtique fille de Sestos, dès que l'ombre nocturne voilait l'horizon, la jeune châtelaine de Cléron allumait son fanal à l'une des fenêtres de sa demeure. Guidé par cette lumière, le beau Léandre s'élançait dans les flots, et traversait à la nage le lac qui était son Hellespont. Mais, un jour, le fanal, image matérielle de la pensée fidèle qui attend et qui veille, le fanal s'éteignit, et le galant chevalier disparût dans l'onde perfide. Pour le retrouver, mort ou vif, la dame de Cléron fit ouvrir une large brèche dans les rocs qui formaient le bassin du lac. Par là, les eaux s'écoulèrent, et le corps de l'infortuné Camdem apparut gisant au fond de l'abîme.

Longtemps avant les ingénieurs de chemins de fer, l'amour renversait les rochers, transperçait les montagnes, transformait l'état primitif d'une contrée. On en pourrait citer bien des preuves. La légende populaire de Mouthier en est une. Que, si des esprits sceptiques, comme il en existe malheureusement, refusaient de croire à la transformation territoriale opérée par le désespoir de la châtelaine de Cléron, il en est une autre qui ne peut être contestée.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, cette vallée de Mouthier, aujourd'hui si fertile et si animée, était tout entière couverte de forêts incultes et inhabitées. Des religieux y pénétrèrent au péri de leur vie, abattirent des bois, défrichèrent le sol, attirèrent autour de leurs cellules d'autres travailleurs, et, selon la prédiction de la Bible, *et terra renovabitur*, la terre sauvage fut ainsi renouvelée.

Combien d'œuvres mémorables ils ont accomplies, ces pauvres, humbles et courageux religieux dont on s'amuse à accuser le luxe et la paresse !

En remontant d'âge en âge, jusqu'au commencement de notre histoire, partout on retrouve la trace lumineuse de leur intelligence et de leur zèle ! Dans l'ordre moral, par leurs exemples de piété, et leurs écoles ; dans l'ordre matériel, par leur patient labeur. Dans notre province de Franche-Comté, ils ont été les premiers colons de nos froides montagnes, les premiers pionniers de notre civilisation, les fondateurs d'une quantité de villages industrieux et de villes prospères, dans de sauvages régions où, avant eux, nul être humain n'ossit essayer de fixer sa demeure. Ils ont créé des bibliothèques, organisé des écoles, à une époque où l'Etat n'accordait pas la moindre subvention à de tels établissements. Ils ont été les soutiens, les conseillers, les instituteurs du peuple, quand le peuple ne se doutait guère qu'un jour il aurait tant d'amis et de flatteurs proclamant sa souveraineté.

A la vérité, ils n'ont point collaboré à l'Encyclopédie de Diderot, et n'ont point eu l'honneur de s'associer à la glorieuse révolution produite par la philosophie du dix-huitième siècle. Ils comprenaient les besoins et le bonheur de l'humanité autrement que les tribuns et les ravageurs de 1793. C'est là leur crime. Ils ne pourront jamais assez l'expier.

M. Layronnet qui avait préparé pour ma grand'-mère et pour moi un très-agréable appartement dans la jolie maison qu'il appelait son petit manoir, eut l'obligeance de me guider dans ma première excursion. Il aimait à faire des réflexions philosophiques, et il me disait : « Voyez comme la nature est bonne, jusque dans ses plus apparentes rigueurs. Ces montagnes aux rudes crêtes, aux flancs dénudés, abritent notre vallon, entourent, comme des paravents nos vignes et nos cerisiers. Si arides qu'elles soient elles contiennent dans leurs interstices des masses de terre végétale, où grandissent des sapins qui sont une des richesses de notre commune ; et dans leurs flancs, s'ouvrent des grottes profondes, où les habitants des villages voisins ont trouvé un asile en des jours de guerre et de désastre, notamment à l'époque où les Suédois, commandés par Bernard de Weimar,

longues promenades. Avec eux je montais au hameau de Hautepierre, posé comme un assemblage de nids d'aigles à la cime d'un roc escarpé ; avec eux, je parcourais les bois de Saint-Gorgon, le plateau de Lavrine, et une fois nous descendîmes usqu'à Pontarlier, la capitale des montagnes du Doubs. Je m'en suis toujours souvenu, comme d'une des plus charmantes petites villes qu'il soit possible de voir.

L'un des principaux mobiles du jeune âge, c'est la curiosité ; et l'une de ses joies fréquentes est dans la naïve satisfaction de cette curiosité. On va, on vient, on veut voir. De chaque chose nouvelle on est émerveillé, ainsi que le jeune rat de La Fontaine, on remarque que le monde est bien grand, quand on y fait quelques pas, et peu s'en faut qu'on ne se considère, comme un Christophe Colomb, quand par hasard, on s'aventure dans un nouveau sentier.

Plus tard, nous aurons peut-être beaucoup vu et beaucoup appris, et qui de nous parfois ne regrettera le bonheur que nulle science ne peut remplacer ? Les douces crédulités du cœur, les douces tromperies de l'imagination.

J'avais lu, à Besançon, un abrégé de la volumineuse relation de Bruce ; et lors-